



**LE VIOLON**

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de \$1.00 par année, inviolablement payable d'avance. Nous le vendons aux agents seize cents la douzaine. Toutes communications doivent être adressées comme suit :

LE VIOLON,  
45, Place Jacques-Cartier,  
MONTREAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTREAL, 28 JANVIER 1888

**LE PETIT BAPTISTE ET SON PAPA**

Où le père Ladébauche dit ce qu'il sait de l'emprunt de M. Mercier, et où il se livre à des travaux de statistiques d'une force extraordinaire.

**Baptiste.**—Les journaux, papa, je crois pas qu'ils disent toujours la vérité à propos de M. Mercier. Une journée ils disent qu'il a fait son emprunt et le lendemain qu'il n'a pas réussi. Les uns prétendent qu'il a trouvé de l'argent dans la pawnshop du vieux Salomon à New-York, et les autres nous assurent que c'est en France qu'il aura son argent. Je ne sais qui croire à présent. Qu'en penses-tu, papa ?

**Ladébauche.**—M. Mercier aime beaucoup à s'entourer de mystère. Il cache son jeu le mieux qu'il peut, mais il y a des gens qui sont aussi clairvoyants que lui et qui finissent par connaître le dessous des cartes. Je crois bonnement aujourd'hui que M. Mercier est allé faire un voyage en France, le pays où il aurait dû aller tout d'abord pour avoir son emprunt à bon marché. Je lui ai répété trop souvent que les Yankees ne prêtaient pas leur argent à un intérêt aussi bas que trois et demi pour cent. La province de Québec, malgré que les Rouges aient crié partout qu'elle était en banqueroute, a un assez bon nom en France pour trouver à emprunter de l'argent.

**Baptiste.**—Comme ça, papa, lorsque M. Mercier reviendra il apportera avec lui ses \$3,500,000.

**Ladébauche.**—Comme de juste. S'il ne les apporte pas il passera pour un blagueur.

**Baptiste.**—Ces \$3,500,000 va-t-il nous apporter ça en or ou en argent dur.

**Ladébauche.**—Ni l'un, ni l'autre, mon garçon. Il va nous apporter ça en papier.

**Baptiste.**—Il me semble que des grosses sommes comme ça, ça doit être plus sûr de l'avoir en bons vingt cinq "cents" neufs.

**Ladébauche.**—Mon fils, si tu savais compter le moins, tu verrais que ce serait trop embarrassant de charroyer la somme de trois millions et demi de piastres en pièces de 25 cts. Sais-tu d'abord combien ça pèse \$3,500,000.

**Baptiste.**—Non, papa, je n'ai pas la moindre idée de ça. Combien le paquet pèserait-il ?

**Ladébauche.**—D'abord, mon garçon, il faut quatorze piastres en pièces de 25 cts pour une livre. De sorte que les trois millions et demi de M. Mercier pèseront environ 250,000 livres. Ça fait un joli poids, hein ?

**Baptiste.**—Tu avais bien raison de dire que c'était difficile de charroyer une somme pareille. Si toutes ces pièces étaient mises bout à bout elles iraient loin, je crois.

**Ladébauche.**—Loin, je penserais, mon fils,

ton. Ecoute. Une pièce de 25 cts. a un diamètre de sept lignes et demie. Si on mettait en ligne de 25 cts. les \$3,500,000 de M. Mercier, cette ligne couvrirait une distance de 207 milles et un huitième. Ça partirait du bureau de M. Beausoleil et ça se rendrait par Québec jusqu'au cottage de Tadousac, et il en resterait encore assez pour payer une vingtaine de caisses de champagne pour les ministres pendant la prochaine saison des eaux.

**Baptiste.**—Maintenant, papa, M. Mercier va-t-il compter ses \$3,500,000 pour s'assurer qu'on ne le triche pas.

**Ladébauche.**—Certainement, mon garçon. Mais sais-tu que cela sera un job bien difficile ? Tu ne t'imagines pas peut-être ce qu'il faudrait de temps à un homme pour compter \$3,500,000 en pièces de 25 cts.

**Baptiste.**—Un mois je suppose.

**Ladébauche.**—Un mois ! mon garçon, tu es dans les patates. Supposons qu'on donnerait cette somme à compter à un individu qui compterait \$10 à la minute et travaillerait dix heures par jour, il lui faudrait 582 jours ou un an et deux tiers pour terminer sa tâche.

**Baptiste.**—Dis donc, papa, ça serait bien drôle, si c'était un "boodler" qui serait chargé de compter ces \$3,500,000 ?

**Ladébauche.**—Un boodler ferait d'assez bonnes affaires en volant seulement une piastre par heure.

Lorsqu'il aurait fini de compter les \$3,500,000, il aurait empoché \$5,820.00. Mais un bon boodler ne se donne pas tant de trouble pour une somme aussi insignifiante. Un boodler qui se respecte doit réaliser au moins \$10,000 par année. Si c'est un boodler qui compte il escamotera au moins deux piastres par heure, afin que ça le paie.

**Baptiste.**—Et puis, papa, si on mettait l'un par dessus l'autre tous les 25 cts. de \$3,500,000, ça ferait une colonne joliment haute. Je crois bien qu'elle irait à la hauteur des tours de la paroisse ?

**Ladébauche.**—Mais cette hauteur serait une bagatelle. Ces pièces d'argent iraient à une hauteur de 65,625 pieds, autrement dit douze milles et deux tiers.

Si tous les membres du cabinet Mercier pouvaient monter en ballon à cette hauteur, ils seraient asphyxiés du coup ; les babines leur péteraient et le sang leur sortirait du nez. A cette hauteur l'air n'est plus respirable, mon garçon. Tiens, je vais te faire d'autres calculs pour te donner une idée de l'emprunt que vient de contracter la province. Imagine-toi que \$3,500,000 en pièces de 25 cts. couvriraient une superficie de 656,250 pieds, ou de dix-huit arpents, un terrain sur lequel pourraient manœuvrer toutes les milices de la Puissance.

La décoration du Nicham valant 25 cts. depuis le scandale de madame Limousin, il résulte, d'après une statistique correcte, qu'avec les \$3,500,000 de l'emprunt, on pourrait avoir dans la ville de Montréal 140,000 personnes portant le ruban d'honneur ; c'est-à-dire qu'il y aurait peu d'enfants à la mamelle qui ne pourraient se vanter d'appartenir à ce célèbre ordre de chevalerie.

La saucisse se vendant deux sous le bout à l'hôtel Caspel, un nationard qui en mangerait six bouts par jour pourrait vivre 29,166.667 jours ou 79,908 ans et 247 jours.

La charge d'un bon tombereau canadien étant de 2,000 livres il en faudrait 125 pour transporter l'emprunt du bureau du gouvernement dans la rue St Gabriel au bureau de M. Mercier, rue St-Jacques.

Imagine-toi de plus, mon garçon, que si le gouvernement dépensait cet argent à souler les électeurs à raison de cinq centins le verre de whiskey en les traitant dix fois, il donnerait un plumet à 7,000,000 d'hommes. Juge un peu de ce qu'on peut faire avec \$3,500,000. Si le recorder condamnait ensuite ces pochards à \$5 ou 8 jours, on clairerait la dette de la province pour laquelle l'emprunt a été fait et on aurait un surplus comme Ontario.

C'est logique, mon garçon. Mercier devrait essayer ça.

**Les fineses de Pinteau**

L'Enquête.

Le colonel Ramollot vient de recevoir une lettre d'un pâtissier de la ville qui se plaint d'avoir été traité de filou par un soldat de la caserne voisine.

S'crongnieugnien ! c'est qui f... là, c'est pâtissier ! c'est qui m'embête encore c't'animal-là ! c'est que ça me r'garde ?

Mais toute réflexion faite, le colonel se décide à faire une enquête, et dans cette intention, comme il sait bien que le coupable n'ira pas se dénoncer lui-même, il commence par aller trouver le pâtissier qui demeure à deux pas.

—Vous désirez, monsieur ?

—Colonel Ramollot, m'sieu. Avez eu çui d'm'écriture, c'matin une n... de D... d'lettre pour la chose d'un homme qui vous aurait, m'dites-vous, traité d'filou ; signifie ?

—En effet, monsieur, c'est moi qui... voilà, parce que vous comprenez que c'est excessivement désagréable dans l'commerce...

—N'seriez pas dans l'commerce que vous vous en f... pour lors ?

—Permettez, je ne dis pas ça, seulement c'est toujours ennuyeux quand, sans raisons, un individu vient vous dire des horreurs...

—Enfin c'soldat, m'avez écrit qu'c'était un soldat, pas vrai, parce que les civils, c'pas mon affaire, savez, moi j'm'en f... !

—C'était bien un soldat, oui, monsieur, un jeune homme.

—Eh ! bien, c'soldat, s'crongnieugnien ! n'a pas eu celui d'ouvrir vot' porte, de vous dire que vous étiez un filou, et d'f... le camp comme ça ; c'est qui s'est passé ?

—Voici comment, monsieur le colonel : j'étais bien tranquille dans mon comptoir, pendant que ma femme donnait un coup de peigne au petit, quand je vois entrer un militaire. Il commence par me tripoter tous mes gâteaux, même que ça m'embêtait. Enfin, voyant qu'il fourrait son pouce dans un saint-honoré, j'ai fini par lui dire que ça ne se faisait pas.

—Enfin s'crongnieugnien ! c'pas pour ça qu'il vous a traité d'filou ?

—Non, oh non ! c'est à la suite. Quand il eut tout bien marchandé, il finit par me dire : Tiens, vous vendez du madère ? Il me marchande une bouteille, je la lui fais six francs, il accepte ; j'entortille la bouteille dans un papier de la maison, et je croyais que c'était fini, mais pas du tout.

—Combien vos petits-fours ? me dit-il. Trois francs, lui dis-je. Eh bien ! donnez m'en deux livres, ajouta-t-il, j'aime mieux prendre ça que le madère, ça fera plus d'effet. Je lui pèse un kilo, bon poids, parole d'honneur, je lui fais son paquet entouré de ficelle rose, et je lui dis : Voilà, monsieur, c'est six francs.

Alors il me rend ma bouteille et veut sortir sans payer. C'est là que nous avons eu des mots, et qu'il a fini par me jeter mes petits fours à la figure, et à me traiter de filou devant deux personnes qui étaient entrées et qui en ont été positivement suffoquées.

—Ah ! et... vous n'avez rien dit ?

—Que vouliez-vous que je dise, j'étais stupéfait ? Et voilà, monsieur est sorti comme ça sans seulement dire au revoir. Alors je vous ai écrit, car c'est vraiment dégoûtant...

—Voyons, voyons n... de D... ! faudrait éclaircir c't'affaire-là, car tout ça n'me paraît pas naturel.

Combien valait-elle vot'e bouteille de madère ?

—Six francs.

—B n, six francs, et vos p'tits fours ?

—Six francs.

—Bien ! eh mais, pour lors, puisqu'il vous rendait six francs de madère à la place de six francs d'gâteaux, ça r'venait au même y n'vous d'vait rien c'garçon, c'tait un échange.

—Permettez, permettez, monsieur le colonel, mais il ne m'avait pas payé la bouteille de madère.

—Mais s'crongnieugnien ! puisqu'il ne la prenait pas, pourquoi vouliez-vous qu'il vous f... six francs ?

—Pas pour le madère, mais pour les gâteaux.

—Voyons, n... de D... ! faut être juste : pourquoi vous aurait-il payé les gâteaux puisqu'il vous f... six francs d'madère à la place ! n'pouvait pas f... vous payer deux fois.

—Oui, je... j'entends bien, mais il emportait les gâteaux !

—Bien entendu ! n'pouvait pas vous f... six francs d'madère à propos d'bottes, pas besoin de vous faire des cadeaux.

—Cependant c'est bien facile à comprendre... je lui vends une bouteille de madère de six francs.

—Fait'ment ! j'comprends bien p'tête, n... de D... n'suis pas une tourte, c'que vous m' f... là ?

—Ensuite je lui vends six francs de petits fours.

—Oui ; eh bien, après ?

—Du moment qu'il me rend ma bouteille qu'il me donne alors mes six francs de pâtisserie.

—Mais n... de D... puisqu'il vous f... six francs d'madère en place !

—Mais puisqu'il ne me l'avait pas payé...

—Mais bon Dieu ! puisqu'il ne l'emportait pas !

—Enfin, je ne sais pas ....

—Mais, f... non vous n'savez pas c'que vous dites, b... de m'lon ! c'qui m'a f... un animal de pâtissier comme vous ?

—Mais, monsieur !

—F... moi la paix n... de D... ! j'vous dis qu'vous n'êtes qu'une tourte, tendez vous bien c'que j'vous parle, s'pèce de moule ! c'pas assez d'chercher à voler six francs à un pauvre b... de trouper, v'là qu'vous avez encore le toupet d'essayer de m'f... dedans avec toutes vos sales fantaisies ! J'suis pacifique s'crongnieugnien, tout le monde vous l'f... par le nez, s'ment tâchez moyen d'y r'venir, spèce de canaille, sale pâtissier d'mon sac, et j'vous f... d'mes nouvelles, moi, b... d'escroc.

Le colonel sortit furieux en murmurant d'un air désagréable : Que j... f... que ces n... de D... d'bourgeois ! et il n'eut pas l'idée de soupçonner Pinteau, qui était cependant l'auteur de cette infamie.

**Les trois couleurs.**

Il avait son idée, le petit Franz, en allant à l'école par ce froid matin de janvier, le long du sentier où le givre accrochait une double dentelle de perles blanches aux épines noires des buissons. Il la ruminait, son idée, et c'était elle qui, sous son nez rougi par la bise, mettait à ses lèvres entr'ouvertes ce sourire à la fois triomphant et malin. Qui est-ce qui serait attrapé ! Le maître d'école allemand, donc ! Et qui est-ce qui serait content ? Parbleu, le petit frère ! Or, rendre content son petit frère et attraper son maître d'école, c'était, en deux mots, l'idéal de cette bonne pâte de Franz Hermann.

Tiens, pourquoi donc s'en serait-il privé ? Ce méchant diable de M. Becker, avec sa vilaine tête carrée d'Allemand, et sa bouche toujours tordue par un sourire qui avait l'air d'une grimace, valait-il autre chose que les pires tours qu'on lui pouvait jouer ? Et ce brave petit Paul, avec ses yeux rieurs et sa joie si franche au moindre joujou qu'on lui apportait, ne valait-il pas qu'on risquât pour lui quelque algarade ? C'était la veille de la Saint-Paul, et maître Franz, dans sa caboche d'homme de treize ans, avait décidé que, le lendemain, son petit Paul aurait un cadeau.

Ah ! si seulement le père Hermann avait été, comme l'autre année, ouvrier chez le patron menuisier qui l'employait depuis quinze ans, il aurait pu prendre, sur sa paye, de quoi acheter à son mioche un bibelot de quelques sous. Mais, depuis huit mois, le père Hermann n'était plus menuisier. Son patron l'avait remercié, sous prétexte qu'aux dernières élections d'Alsace-Lorraine il avait mal voté et, qu'en le gardant, il s'exposait à perdre le plus clair de sa clientèle, notamment la fourniture de pupitres que le gouvernement lui avait commandée pour ses écoles. Le magister le lui avait assez clairement dit.

Car c'était lui, ce méchant diable de Becker, qui avait fait ce joli métier d'espion. Comme le vote avait lieu à l'école et que l'autorité l'avait désigné pour surveiller l'opération, il avait fouillé de ses yeux louches chaque bulletin qu'il prenait pour le mettre lui-même dans la boîte, afin d'éviter les fraudes, disait-il. Et c'est ainsi qu'il avait vu que le père de Franz votait pour le mauvais candidat, pour cet Alsacien trop français, le docteur Siffermann, qui était sorti du scrutin comme un croquemitaine d'une boîte à surprise. La remarque n'avait pas été perdue. Huit jours après, le père de Franz était dénoncé, renvoyé, réduit à l'ingrat et dur métier de bûcheron, et, depuis, quand Franz Hermann arrivait à l'école, il était rare que M. Becker, debout sur le seuil, ne l'accueillît pas par ces mots, qui sifflaient entre ses lèvres minces crispées par son mauvais sourire : " Ah ! te voilà, graine d'insurgé ! "

Insurgé ? Certainement, le petit Franz l'était. Il l'était à sa façon, comme peut l'être un gamin qui ne connaît pas bien les choses, mais qui chasse de race, et n'a, pour ne pas se tromper, qu'à se laisser guider par son instinct. Or, d'instinct, le petit Franz détestait M. Becker et tout ce qu'il sentait vaguement derrière ce vilain homme si plat avec les puissants et si arrogant avec les faibles, toute cette clique d'Allemands, comme les appelait son père, le bûcheron Hermann, quand le soir, sa rude journée finie, il se reposait un instant au coin de l'âtre, en causant avec sa femme. Oui, " clique d'Allemands ", le petit Franz avait bien retenu le mot, et ce n'était pas l'envie